

dans le mouvement de l'histoire l'action d'ensemble de la classe, il faut un organisme qui l'anime, la cimente, la précède, **l'encadre** (c'est le vrai mot); **on verra que le Parti est en réalité un noyau vital sans lequel il n'y aurait plus aucune raison de considérer le reste de la masse comme un faisceau de forces.**

La classe présuppose le parti; en effet, pour exister et se mouvoir dans l'histoire, la classe doit avoir une doctrine critique de celle-ci et une finalité à rejoindre dans celle-ci.

La vraie, l'unique conception révolutionnaire de l'action de classe est constituée par la délégation de la direction de celle-ci au parti. L'analyse doctrinale et l'accumulation de l'expérience historique permettent de réduire facilement toute tendance à combattre la nécessité de la prééminence de la fonction du parti à une idéologie petite-bourgeoise et contre-révolutionnaire.

Si la contestation émane d'un point de vue **démocratique**, il faut la soumettre à la critique dont se sert le marxisme pour mettre en déroute les théorèmes favoris du libéralisme bourgeois.

Il suffira pour cela de rappeler que si la conscience des hommes est le résultat et non pas la cause des conditions du milieu dans lequel ils sont obligés de se mouvoir, en règle générale l'exploité, l'affamé, le mal nourri, **ne pourra jamais** se convaincre qu'il doit renverser et remplacer l'exploiteur bien repu et muni de toutes les ressources et capacités. Cela ne peut arriver que par exception. La démocratie électorale bourgeoise court au-devant de la consultation de la masse parce qu'elle sait que la majorité répondra toujours en faveur de la classe privilégiée; elle délègue volontairement à celle-ci le **droit** de gouverner et de perpétuer l'exploitation.

Ce n'est pas en introduisant ou en soustrayant au calcul la petite minorité des électeurs bourgeois que l'on modifiera les rapports existants. La bourgeoisie gouverne avec la majorité non seulement de tous les **citoyens**, mais aussi des travailleurs envisagés séparément.

Par conséquent, si le parti appelait toute la masse prolétarienne à juger les actions et initiatives qui doivent lui être réservées spécialement, il se lierait à une réponse qui serait presque certainement favorable à la bourgeoisie, et qui, en tout cas, serait moins éclairée, avancée, révo-

lutionnaires, surtout moins dictée par une conscience du véritable intérêt collectif des travailleurs, du résultat final de la lutte révolutionnaire que celle qui sortirait des seuls rangs du parti organisé. La conception du **droit** du prolétariat de disposer de son **action** de classe n'est qu'une abstraction n'ayant aucun sens marxiste; elle dissimule l'intention d'amener le parti révolutionnaire à élargir sa sphère d'influence en y admettant des milieux ayant moins de maturité; ensuite, au fur et à mesure que ceci se produit, les décisions adoptées se rapprochent de plus en plus de la façon de penser bourgeoise et conservatrice.

Si nous voulions chercher la confirmation de cette vérité autre part que dans l'analyse théorique, nous la trouverions largement dans les expériences que l'histoire nous a fournies. Rappelons qu'il existe un lieu commun nettement bourgeois consistant à opposer le « bon sens » de la masse à « l'influence néfaste d'une minorité de meneurs », montrant ostensiblement les meilleures dispositions envers les travailleurs à côté de la haine la plus précise envers le parti au moyen duquel ceux-ci peuvent seulement parvenir à porter atteinte aux intérêts des exploités. Les tendances de droite du mouvement ouvrier, les écoles social-démocrates dont l'histoire a démontré l'essence réactionnaire opposent continuellement la masse au parti; elles voudraient apercevoir la classe dans des consultations plus vastes que celles qu'admettent les limites restreintes du parti; quand elles ne peuvent pas élargir celui-ci au delà de toute délimitation précise de doctrine et de discipline dans l'action, elles s'efforcent d'établir que ces rouages principaux ne doivent pas être ceux qui sont désignés par les seuls militants; selon elles, ces organes doivent être choisis parmi ceux qui occupent les sièges au Parlement et qui sont désignés par un corps plus vaste; **en effet, les fractions parlementaires sont toujours à l'extrême droite des partis qu'elles représentent.**

Toute la dégénérescence des partis social-démocrates de la Seconde Internationale, leur transformation visible les amenant à devenir moins révolutionnaires que la masse non organisée, proviennent du fait qu'ils perdaient chaque jour de plus en plus le calibre précis du parti, justement parce qu'ils faisaient de l'ouvrière-

me, du « labourisme »; autrement dit, ils ne fonctionnaient plus comme des avant-gardes précédant la classe, mais comme l'expression mécanique de celle-ci à travers un système électoral et corporatif donnant le même poids et la même influence à des milieux moins conscients et plus dominés par l'égoïsme que ne l'est la classe ouvrière elle-même. Déjà avant la guerre, et plus spécialement en Italie, il y eut une réaction contre cette épidémie; elle se développa dans le sens de la défense de la discipline interne du parti, dans les obstacles dressés en face des éléments qui ne se situaient pas entièrement sur le terrain révolutionnaire de notre doctrine, dans la lutte contre l'autonomie des groupes parlementaires et des institutions locales, dans l'épuration des rangs du parti en chassant les éléments bâtards. **Cette méthode s'est révélée comme étant le véritable antidote du réformisme**; elle forme la base de la doctrine et de la pratique de la IIIe Internationale; **celle-ci réalise, en premier lieu, la fonction du parti concentré, discipliné, ayant une orientation claire dans les problèmes de principe et de tactique**; pour elle, « la faillite des partis social-démocrates de la Seconde Internationale ne fut pas la banqueroute des partis prolétariens en général »; c'était, qu'on me passe l'expression, la faillite d'organismes qui avaient oublié qu'ils étaient des partis parce qu'ils avaient cessé d'être tels.

Il existe ensuite un autre ordre d'objections faites à la conception communiste de la fonction du parti; celui-ci a des rapports avec une autre forme de critique et de tactique réagissant contre la dégénérescence réformiste. Ce sont les objections de l'école syndicaliste; celle-ci, au contraire, reconnaît la classe dans les **syndicats, organisations économiques**; elle affirme que ce sont les organes aptes à guider le prolétariat dans la révolution.

Ces objections paraissent venir de la gauche; après la période classique du syndicalisme français, italien, américain, elles se sont formulées dans des expressions nouvelles se rapprochant de la Troisième Internationale; elles se réduisent également facilement à une idéologie semi-bourgeoise en les examinant aussi bien en se basant sur la critique de principe que sur la constatation des résultats obtenus.

On voudrait donc voir la classe dans

une de ses organisations, certes caractéristiques et très importantes, dans les syndicats, organisations professionnelles, de corporations, qui se sont créées avant le parti politique, qui groupent des masses beaucoup plus étendues et qui correspondent donc mieux à la totalité des classes travailleuses. Au point de vue abstrait, un pareil critérium ne fait qu'exprimer un hommage inconscient au même mensonge démocratique sur lequel compte la bourgeoisie pour assurer sa domination en invitant la majorité du peuple à se choisir un gouvernement. En l'envisageant sur d'autres points de vue théoriques, cette méthode va au-devant des opinions bourgeoises, par exemple, quand elle confie aux syndicats l'organisation de la nouvelle société, en revendiquant des conceptions d'autonomie et de décentralisation des fonctions productives qui sont les mêmes que celles des économistes réactionnaires. Mais nous n'avons pas l'intention ici de développer un examen critique complet des doctrines syndicalistes. Il suffira, tout en faisant le bilan des résultats acquis par l'expérience, de constater comment les éléments de l'extrême droite du mouvement prolétarien se sont toujours appropriés le même point de vue en mettant en évidence la représentation de la classe ouvrière par les syndicats; ils savent bien qu'ils décoloreront et atténueront ainsi le caractère du mouvement pour les simples raisons auxquelles nous avons fait allusion. La bourgeoisie elle-même a fait montre dernièrement d'une sympathie et d'une tendresse pour les manifestations syndicales de la classe ouvrière, qui sont loin d'être illogiques, elle le fait en allant avec plaisir (en ce qui concerne sa partie la plus intelligente) vers une réforme de son appareil étatique et représentatif, faisant largement place aux syndicats « apolitiques » ainsi qu'à leurs requêtes d'exercer un contrôle sur le système de production. La bourgeoisie sent qu'aussi longtemps qu'on peut limiter le prolétariat à des exigences immédiates et économiques qui l'intéressent par corporation, on fait œuvre de conservation; on évite la formation de cette dangereuse conscience « politique » qui est la seule révolutionnaire, parce qu'elle vise le point vulnérable de l'adversaire: la possession du pouvoir.

Mais les syndicalistes anciens et modernes n'ont pas perdu de vue le fait que la